

LE POITRINAIRE

A mon cher cousin, E. Beaulieu.

La nuit m'avait surprise au milieu des tombeaux. Soudain, des sanglots étouffés frappèrent mon oreille, et je vis, à travers les ténèbres, un vieillard agenouillé à quelques pas de moi. Je m'approchai de lui :

— Bon vieillard, lui dis-je, qu'avez-vous à tant pleurer ? Est-il encore à votre âge d'aussi cruelles douleurs ? Assez de chagrins ont passé sur votre tête blanche !

— Mon enfant, reprit-il, laissez mes yeux pleurer les êtres que j'ai chéris. Oui, coulez mes larmes, coulez en abondance : vous soulagez tant mon pauvre cœur meurtri. Enfant, puisqu'un même sentiment nous a conduits dans ce lieu d'amertume, qu'une même douleur nous unisse.

Et il mêla ses pleurs à ce triste récit.

— Sous ces deux tombes, dorment des êtres chers à mon cœur. Ici repose le poitrinaire, et là, Bernadette est couchée en son blanc linceul.

Ces chers adolescents étaient allés s'asseoir sous un vieux chêne au bord du ruisseau. Ils étaient tristes ce jour-là, et semblaient absorbés par une douce vision. Une toux sèche du poitrinaire fit frissonner Bernadette, comme si un dard lui eût percé le cœur :

— Tu souffres, ô mon ami, dit-elle ?

— Bien peu, mais lorsque je pense que je vais mourir bientôt, que je vais te quitter ; oh ! alors mes yeux se voilent, et mon cœur... sa voix trembla ; il n'acheva pas sa pensée.

— O René, si tu savais quel poignard a déchiré mon sein, lorsque tu prononças ces mots : " amie, je viens mourir auprès de toi : je suis poitrinaire.

Poitrinaire... poitrinaire ! oh ! ce mot est affreux. Je te regardai avec épouvante ; tes joues s'étaient flétries, ta voix n'était plus la même, tes yeux, sans chaleur, erraient sans cesse comme pour chercher un objet ; ta figure était pleine d'amertume, et tu ne savais plus rire comme autrefois. Que tu étais changé ! mais je t'aimais toujours, parce que ton cœur restait le même.

René pleurait.

— Ne t'afflige pas, mon ami, dit la jeune fille, je ne te reproche pas ton départ pour les Etats-Unis ; car tu as fui le ciel pur du Canada pour ta mère pauvre, et pour moi, sa fille adoptive. Dieu te demandait ce sacrifice, tu l'as accompli généreusement ; que sa bonté t'en récompense !

— Hélas ! ma Bernadette, mon retour est bien triste ! Je pleure, non pas pour moi, mais pour toi, ma bonne amie, et pour ma mère. Ma mère ! comme elle est bonne ! A mon départ, elle me promit que je te posséderais un jour. Te posséder ! Que cette pensée m'était douce, au milieu des souffrances qui me torturaient là-bas ! Elle me faisait oublier mes misères ; les manufactures enfumées ne me faisaient plus horreur ; je n'avais plus qu'une pensée, qu'un désir : vivre près de toi sous le ciel serein du Canada, goûter avec toi les pures ivresses de la famille, le bonheur que Dieu accorde à tant d'autres.

René était sans forces ; tant d'émotions l'avaient abattu.

— Repose-toi un instant, dit Bernadette, émue, je cours chercher quelques aliments pour te remettre.

Quelques minutes après, la jeune fille était auprès de son malade. Celui-ci, couché sur la mousse, semblait dormir paisiblement : il avait les mains jointes, et sa figure, tournée vers le ciel, était empreinte d'une joie angélique. Bernadette, assise auprès du poitrinaire, contempla longtemps cette figure ravagée par la souffrance ; puis, frappée de l'immobilité de son ami, elle porta sa main tremblante sur le front du poitrinaire. René était mort !...

Bernadette s'évanouit. Alors, un nuage blanc comme un linceul vint se placer devant le soleil ; il se fit autour du vieux chêne un grand cercle d'ombre. La nature semblait vouloir montrer ainsi son deuil, et rendre plus triste encore, ce tableau aussi touchant que simple.

Bernadette ne survécut que d'un mois au poitrinaire. Hélas ! cette frêle enfant, dont l'existence ne



NOTRE-DAME DU CIEL PRÉPARE LES ÉLUS PAR LA SOUFFRANCE

tenait que par un lien, avait vu ce lien brisé par la mort du jeune homme qu'elle avait aimé avec la force et la candeur de ses dix-huit ans.

A présent que vous avez pleuré avec moi sur ces tombes, si vous desirez plaire à un vieillard qui a tout perdu, pensez parfois à ma Bernadette, et rappelez-vous ces vers de l'unique petit-fils qui a baisé mes cheveux blancs :

" Sur cette tombe, où vous venez pleurer,
O mes amis, faites une prière ;
Et si je puis parler à l'étranger :
Mon frère en Dieu, pensez au poitrinaire."

Le vieillard se tut.

A.-J. BEAULIEU.

TRISTE AURORE

(Voir gravure)

C'est à Musset que la jeune artiste belge a emprunté le motif de sa mélancolique composition.

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que la feuille des bois et l'écume des eaux.
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Et dans ce modeste intérieur où les premières lueurs d'un jour blafard éclairent un groupe éploré, la peinture a su mettre une grâce imprévue, avec ce joli geste de l'inconscient enfant, soufflant de ses lèvres roses les bougies qui brûleront toute la nuit pour une veillée funèbre.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Fauvette. — Avons lettre pour vous : où faut-il l'adresser ? — Publierons joliment "Gazouillis."

Marie D., Montréal. — Les "Moments" sont précieux. Nous publierons aussitôt que possible.

Yvette. — On peut compter sur notre discrétion : mais dans la correspondance, le nom vrai doit toujours être écrit très lisiblement, sans quoi, nous ne pouvons donner suite aux désirs de nos correspondants. — Ce "combat" indique une belle âme et sera publié prochainement.

Si l'homme est la plus souffrante des créatures, c'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini. — LAMENNAIS.